



CHRISTOPHE LUNETTO

LONDON RHAPSODY

Christophe Lunetto

London Rhapsodie

© Christophe Lunetto, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4227-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DU MEME AUTEUR

Le Cercle et la Fraternité
2014

La Dernière Évolution
2017

À Martine et Jean-Philippe

Face A.

Piste Une.

Lou Reed

« *Perfect Day* »

Imaginez la scène :

1971 n'est pas encore tout à fait morte et 1972 est juste sur le point de naître. Une fête de Réveillon est donnée chez Peter Jenner, le manager des Pink Floyd. Jenner a bien fait les choses. Elle est somptueuse. Le meilleur en matière de musique se côtoie cette nuit-là. Sont évidemment présents les membres du Floyd ; invité, Syd Barrett n'a pas daigné venir, mais aussi les Rolling Stones au grand complet, Mick Ronson le guitariste des Spiders From Mars, Phil Collins le batteur de Genesis, Paul McCartney et son épouse Linda, John Lennon sans Yoko Ono, l'actrice et mannequin Nico du Velvet Underground et Bob Dylan.

Ils sont jeunes et ils sont célèbres. Ils ont la classe et ils débordent de talent.

Ils chantent ensemble *Auld Lang Syne* tout de suite après les douze coups de minuit, comme des marins en permission chargés en alcool et autres substances illicites. Pour tous, c'est le déclic. Ils ne peuvent pas en rester là. *Une seule chanson ? Non !* Ils en veulent beaucoup plus.

Sous l'impulsion de McCartney tout ce beau monde, ce *top of the pop*, se retrouve aux alentours de deux heures du matin au Studio Trident, au 17, St Anne's Court. Ils s'y enferment en petit comité et font ce qu'ils savent faire de mieux : de la musique.

Entre eux. Pour eux. Juste pour le plaisir.

McCartney et Lennon se partagent les deux pianos du studio, Ron Wood, Keith Richards et Mick Ronson les guitares, Roger Waters la bass, pendant que Phil Collins et Charlie Watts s'installent chacun à une batterie.

Imaginez le moment où cette formation de rêve commence à jouer. Vous sentez vos poils se dresser sur vos avant-bras ?

Les reprises se succèdent selon l'humeur de chacun et sans idée préconçue.

McCartney et Lennon ouvrent le bal, en duo, avec le magnifique *Travelling Boy* d'Art Garfunkel. Ce n'est qu'une mise en chauffe. Dylan leur emboîte le pas. À la surprise générale, il demande à Keith Richards et Ron Wood de jouer les premières notes de *All The Young Dude* de Mott The Hoople. Après qu'il a chanté le premier couplet, Lennon, McCartney, Ronson, Jagger, Waters et Nico

se joignent naturellement à Dylan et se chargent de faire les chœurs.

Ils se marrent. Ils s'amuse. Ils accumulent les morceaux en se surprenant eux-mêmes de leurs choix.

Avec Nico langoureusement lové sur ses genoux, les bras autour de son cou, Jagger susurre les paroles de *Sunday Morning* du Velvet Underground avec un sourire de diabolin au coin des lèvres. Décidément en verve, il reprend dans la foulée *Jet* de McCartney et livre une performance encore plus survitaminée que l'originale, épaulé il est vrai par un Keith Richards absolument déchaîné. Comme pour répondre à Jagger et Richards, McCartney se lance seul dans une version de *Ventilator Blues* des Stones. Il chante comme s'il était envoûté. Impressionné, Ron Wood, pourtant peu prolixe, s'exclame qu'il est à deux doigts de faire appel à un exorciste.

Ils se marrent. Ils s'amuse. Ils sont proches du nirvana.

Dylan offre une version d'*Imagine* de John Lennon si émouvante et d'une telle beauté qu'elle lui vaut les applaudissements spontanés de tous. Comme pour le remercier, Lennon se réapproprie la chanson de Dylan, *Lay Lady Lay*.

Les morceaux s'enchaînent.

McCartney se défoule sur *Back in the USA* de Chuck Berry qui lui avait inspiré son fameux *Back in the USSR*. Keith Richards se lance en solo sur *Cross Road Blues* de Robert Johnson, le fameux *blues man* dont on dit qu'il aurait vendu son âme au Diable. Le tout s'achève en apothéose avec *See Emily Play* des Pink Floyd qu'ils chantent à tue-tête comme des choristes devenus déments.

Cette nuit de la Saint Sylvestre 1972 aux Studios Trident devint légendaire. Un chroniqueur du magazine *New Musical Express* écrit qu'une partie de la planète serait prête à tuer pour avoir la chance d'écouter un enregistrement de cette folle soirée.

Il ne croyait pas si bien dire...

Piste Deux.

Steppenwolf

« *Born to be Wild* »

Londres, 14 mois plus tard,

La maison d'Eddy Del Bosquet, dans le quartier de Chelsea, bruissait de la présence de dizaines d'invités. Une sacoche coincée sous le bras, Joe Zenga se fraya un passage dans cette masse de silhouettes noyées dans un mélange de fumées de cigarettes et de marijuana. Un groupe de rock jouait en *live* au fond du salon, sur une estrade à peine assez grande pour contenir les musiciens, le chanteur et tout leur matériel sono. C'était fort et bruyant. C'était sauvage et irrespectueux. *Gimme Danger* vociférait le chanteur, un blond au cheveux longs. Il était torse nu et affichait une musculature sèche. Il était si excessif dans sa façon de se mouvoir qu'il en devenait presque hypnotique. La chanson arriva à son terme et il ne trouva rien de mieux que de baisser son jeans sur ses genoux et de montrer ostensiblement son sexe, les bras levés tel un Christ défoncé et en sueur. Chauffé à blanc, son auditoire l'ovationna en une vague d'excitation généralisée.

Offusqué, Joe tourna prestement le dos à la scène pour ne plus avoir à subir la vision des parties génitales du chanteur. C'est alors qu'un jeune type vint à sa rencontre. Il n'avait guère plus de dix-huit ans. Avec ses cheveux en pointes comme des clous rouillés et son regard arrogant, il ressemblait à un petit frère du blondinet exhibitionniste qui continuait de se contorsionner sur scène, la bite à l'air, mais en bien plus crade et en plus *destroyed*, ce qui était un exploit en soi.

— Joe Zenga ? demanda-t-il en reniflant sans cesse comme si son nez était perpétuellement irrité.

Joe opina du chef.

— Je suis Johnny Carnage.

— Carnage, c'est ton vrai nom ? demanda Joe.

— Et comment, grand-père ! Je suis le Dieu de la Guerre et de la Destruction !

— D'accord, fit Joe qui n'en croyait ses oreilles.

— Eddy t'attend là-haut. Suis-moi.

Joe emboîta le pas au Dieu des Bouffons. Ils empruntèrent l'escalier dont la plupart des marches étaient occupées par des fêtards en train de boire, de manger ou de se shooter. Un couple faisait l'amour debout appuyé contre la rambarde

qui menaçait de céder sous leurs assauts et de les jeter dans le vide en plein coït.

Le bureau d'Eddy Del Bosquet, situé au deuxième étage, était kitch et tape à l'œil à souhait. Joe crut entrer dans une suite en stuc d'un hôtel de Las Vegas, avec des dorures et du faux marbre partout. Un projecteur 16mm diffusait des images sur un écran en ronronnant. On y voyait des lutteurs de sumo qui s'affrontaient. Un gros nippon balançait un autre gros tas en dehors du dohyô. Joe était captivé par les bourrelets de graisse du vaincu qui gigotaient dans tous les sens comme de la gelée de framboise tandis qu'il s'écrasait au milieu des gens assis au premier rang.

— J'adore ce sport, déclara Eddy Del Bosquet en se dirigeant à grand pas vers Joe. Je me fais envoyer les bobines de films par avion depuis le Japon après chaque tournoi. Ça me coûte une fortune, mais tu sais ce qu'on dit : quand on aime on ne compte pas.

Eddy portait des bagues en or et en diamants à chacun de ses doigts boudinés et un costume de soie si éclatant qu'il donnait l'irrésistible envie de chausser ses lunettes de soleil à la seconde où l'on posait les yeux sur lui. Ses dents étaient bien trop blanches et son bronzage aussi faux que sa dentition. Il se faisait teindre les cheveux en blond vénitien, car il ne supportait pas de voir leur couleur naturellement poivre et sel. Dans le même ordre d'idée, il avait plusieurs fois eu recours à la chirurgie esthétique. Son visage dépourvu de rides avait été lifté si souvent que ses paupières étaient presque aussi bridées que celles des Sumotori qui s'agitaient sur l'écran de cinéma.

Il ouvrit grand ses bras et fit une accolade à Joe. Joe faillit se pincer le nez tant Eddy empestait la cocotte hors de prix.

— La rumeur disait que tu étais de retour au pays, dit Eddy. J'aurais été vexé si tu n'étais pas venu me rendre une petite visite.

D'un geste élégant de la main, Eddy indiqua à Joe un fauteuil sur lequel s'asseoir.

— Un whisky avec de la glace ? proposa-t-il dans la foulée.

— Pourquoi pas ? accepta Joe.

Eddy se dirigea vers la desserte à alcools et remplit les verres. Un pour lui, un pour Joe. Johnny Carnage lorgna sur les bouteilles avec la bave aux lèvres. Eddy lui fit « *non, non, pas pour toi* » d'un signe de tête. Frustré, Carnage alla boudier dans son coin en faisant la gueule. Joe nota les nombreuses traces de piqûres d'héroïne sur les avant-bras du jeune voyou. Elles étaient infectées et pleines de croûtes.

— Alors, comment trouves-tu ma petite *fiesta*, Joe ? s'enquit Eddy en se